

# L'Enfance et l'adolescence de Lénine

N. Kroupskaïa

Source : N. Kroupskaïa, De l'Éducation, Moscou, Éditions en Langues Étrangères, pp. 23-40.

Je veux relater l'enfance de Vladimir Ilitch, surtout d'après ce que je lui ai entendu raconter durant notre vie commune. Il est vrai qu'absorbé par l'activité révolutionnaire il se laissait rarement aller à ses souvenirs. Ce n'est que fortuitement qu'il en évoquait. Mais nous étions de la même génération (je suis d'un an son aînée), nous avons grandi à peu près dans le même milieu, celui de l'« intelligentsia roturière ». C'est pourquoi ses souvenirs bien qu'intermittents, me rappelaient bien de choses.

Vladimir Ilitch naquit le 22 avril 1870 dans la petite ville de Simbirsk, sur la Volga, et y vécut jusqu'à l'âge de 17 ans. C'était jadis un chef-lieu de province, mais lorsqu'on examine aujourd'hui les dessins représentant les rues, les maisons, les environs du Simbirsk d'alors, on se rend compte quel îlot paisible c'était à l'époque. Il n'y avait ni fabrique, ni usine, pas même de chemin de fer et, partant, ni téléphone, ni radio.

Lénine s'appelait de son vrai nom Oulianov. Ce n'est que beaucoup plus tard, lorsqu'il devint un révolutionnaire que, dans des buts de conspiration, il signa ses écrits d'un pseudonyme : Lénine. C'est ainsi qu'on l'appela désormais. À présent, Simbirsk porte le nom d'Oulianovsk, en mémoire d'Ilitch. Oulianovsk est une ville essentiellement universitaire, beaucoup de jeunes y étudient, il y a là une filiale du Musée Lénine.

Le père de Vladimir Ilitch, Ilia Nikolaévitch, était issu d'une famille de petits-bourgeois d'Astrakhan. Il vivait dans des conditions matérielles pénibles, appartenant à la classe imposable, à laquelle l'instruction était inaccessible. Devenu orphelin à l'âge de sept ans, c'est grâce à son frère aîné qui sacrifiait ses derniers sous pour qu'il puisse s'instruire, et aussi grâce à ses propres dons hors pair et à un labeur assidu, qu'Ilia Nikolaévitch put « faire son chemin » et finir ses études au lycée et à l'Université de Kazan en 1854. Il devint pédagogue, enseigna d'abord la physique et les mathématiques dans les grandes classes de l'établissement pour les enfants de la noblesse de Penza, puis dans les lycées de filles et de garçons à Nijni-Novgorod, fut inspecteur à Simbirsk, puis directeur des écoles élémentaires. Ilia Nikolaévitch sortit de l'Université lors de la guerre de Crimée. Cette guerre révéla avec une force particulière la décrépitude du régime de servage, mit en lumière toute la barbarie du régime de Nicolas Ier. En ce temps, les mœurs féodales, le servage étaient soumis à une violente critique, mais le mouvement révolutionnaire n'avait pas encore pris forme.

Afin de se faire une idée complète de ce qu'était Ilia Nikolaévitch, il faut lire le « *Sovrémmennik* »<sup>1</sup>, qui paraissait sous la rédaction de Nékrassov et de Panaev, et où collaboraient Biéliniski, Tchernychevski, Dobrolioubov. La sœur aînée de Vladimir Ilitch, Anna Ilinitchna, et Vladimir Ilitch lui-même évoquaient combien Ilia Nikolaévitch aimait les vers de Nékrassov. En tant que pédagogue, Ilia Nikolaévitch

---

1 Le « *Sovrémmennik* », revue progressiste mensuelle, littéraire, sociale et politique, fondée par A. Pouchkine à Pétersbourg, en 1836.

affectionnait particulièrement les œuvres de Dobrolioubov. Le front pédagogique était à l'époque un front de lutte contre le féodalisme. Dès 1856 Dahl (l'auteur du Dictionnaire de la langue vivante grand-russe) s'élevait contre l'instruction des paysans. Le régime de dressage était pratiqué dans les écoles, même dans les lycées, où n'étaient admis que les enfants de nobles et de fonctionnaires, on donnait le fouet.

On sait quelle lutte mena Dobrolioubov contre l'école féodale. Il mourut en 1861, à l'âge de 25 ans. En 1857 parut son article « *Sur le rôle de l'autorité dans l'éducation* », consacré à l'autorité de l'éducateur. Dobrolioubov y comparait l'autorité dans une école où règne un ordre de choses esclavagiste, féodal avec l'autorité qu'acquiert l'enseignant, le pédagogue, grâce au respect dont l'entourent ses élèves. Citant Pirogov, Dobrolioubov écrivait sur le rôle des convictions :

*« Or les convictions ne s'acquièrent pas facilement : Celui-là seul peut en avoir, qui est accoutumé dès son jeune âge à regarder avec perspicacité en soi-même ; qui est accoutumé, dès les premières années de sa vie, à aimer sincèrement la vérité, à la défendre de toutes ses forces et à être naturellement franc aussi bien avec ses précepteurs qu'avec ses camarades. »*

Et plus loin :

*« ... Aussi n'est-il pas rare de voir sacrifier l'enfant aux spéculations pédagogiques. Enfourchant son dada moral, l'éducateur considère son pupille comme sa propriété, sa chose, dont il peut faire ce qui lui plaît », mais « il omet un point très important : la vie réelle et la nature des enfants, et, en général, de tous ceux qu'on éduque... »*

Dans cet article, Dobrolioubov, se prononçant avec ardeur et passion contre l'obéissance servile, aveugle, absolue, écrivait : « *Est-il nécessaire de parler de l'influence désastreuse que l'habitude de l'obéissance absolue exerce sur le développement de la volonté ?* »

Dans ce même article, disant que s'il y a « *soumission absolue de la part de l'enfant, l'infaillibilité absolue de l'éducateur est alors nécessaire* », Dobrolioubov écrivait :

*« Mais, en admettant même que l'éducateur puisse toujours se montrer supérieur à l'individualité de son élève (ce qui arrive certes, mais pas toujours, loin de là), en tout cas il ne peut pas être supérieur à une génération entière. L'enfant s'apprête à vivre dans une sphère nouvelle, les conditions de sa vie ne seront déjà plus ce qu'elles étaient il y a vingt ou trente ans, lorsque son éducateur fit ses études. Et ordinairement l'éducateur, loin de prévoir les besoins des temps nouveaux, ne les comprend même pas et les trouve absurdes. »*

Dobrolioubov soulignait les idées justes du chirurgien Pirogov, professeur et pédagogue, mais lorsque celui-ci, entraîné par la réaction, prôna dans des buts « *d'éducation dans la légalité* » le système des corrections, dont le fouet et le renvoi de l'école, Dobrolioubov le flagella âprement.

Nékrassov, que le père de Lénine, Ilia Nikolaévitch, aimait tant, écrit dans ses vers à la mémoire de Dobrolioubov :

*« ... La soif de ton cœur tu ne l'as pas apaisée.  
Tu as aimé ta patrie à l'égal d'une femme,  
Tu lui a donné  
Espoir, travail et pensée ; tu lui a conquis  
Tous les cœurs honnêtes. Appelant à une vie renouvelée  
Tu préparais à la maîtresse austère  
Des perles pour la couronne, un paradis radieux,  
Hélas, trop tôt a sonné l'heure amère  
La plume prophétique est tombée des mains*

*Quel flambeau de la raison s'est éteint !  
Quel cœur a cessé de vivre ! »*

Dobrolioubov avait conquis le cœur honnête d'Ilia Nikolaévitch, ce qui détermina la ligne de son travail comme directeur des écoles populaires de la province de Simbirsk et comme éducateur de son fils – Lénine – et de ses autres enfants, qui furent tous des révolutionnaires.

Avant l'époque où Ilia Nikolaévitch commença à travailler dans la province de Simbirsk, les paysans y étaient presque tous illettrés. Grâce à ses efforts, le nombre des écoles y atteignit 450 ; il procéda à un immense travail avec les enseignants. Pour ouvrir une école il ne suffisait pas d'un ordre : il fallait se rendre sur place, être secoué dans une télègue, dormir dans des auberges, se disputer avec les *ouriadniks*<sup>2</sup>, convoquer des réunions de paysans. Ilitch écoutait, attentif, les récits de son père. Encore petit, il aimait beaucoup entendu parler des villages par sa nourrice qu'il aimait beaucoup, par sa mère qui avait également grandi à la campagne.

Ces récits incitèrent Ilitch à observer attentivement la vie rurale dès son enfance, ce qui mit une empreinte sur toute son activité de révolutionnaire. Cela lui permit, lorsqu'il étudia le marxisme, de comprendre que le socialisme peut vaincre même dans notre Russie arriérée avec sa nombreuse paysannerie divisée et de tracer la voie correcte de la lutte qui mena à la victoire notre grande patrie.

Ilia Nikolaévitch passa son enfance à Astrakhan. Aucun mur ne le séparait de la vie. Dans son activité de directeur des écoles élémentaires, il s'attacha particulièrement à faire donner l'instruction aux nombreux « allogènes », comme on les appelait alors, domiciliés dans la province de Simbirsk.

En 1937, je reçus une lettre d'Ivan Zaitsev, pédagogue tchouvache de l'école primaire de Polévo-Soundyrsk, région de Batyrev, R.S.S.A. de Tchouvachie. Il a 77 ans. Depuis 55 ans il enseigne dans les écoles tchouvaches. Il a reçu le titre de « Héros du travail » et celui « d'enseignant d'élite ». C'est un militant social actif. Il a travaillé à la liquidation de l'analphabétisme, a été président de l'union des travailleurs de l'enseignement, membre du Soviet rural, du comité syndical, etc. Il a été instructeur lors des recensements de la population, a travaillé dans le domaine de la statistique agricole et à la station météorologique, etc.

Ivan Iakovlévitch est le fils d'un ouvrier agricole. De 8 à 13 ans, il gardait les oies. Il désirait passionnément s'instruire, aussi s'enfuit-il de la maison paternelle pour entrer à l'école. Il marcha deux jours afin d'atteindre Simbirsk, et quoiqu'il arriva en retard pour la rentrée, il fut admis grâce à Ilia Nikolaévitch Oulianov, qui le prit en pitié. Ivan Iakovlévitch raconte comment une fois, la première année de ses études à l'école, Ilia Nikolaévitch Oulianov vint assister à la leçon d'arithmétique. Il appela au tableau Zaitsev qui expliqua et résolut correctement le problème, Ilia Nikolaévitch lui dit : « *C'est bien, assieds-toi* ».

*« Après le déjeuner, raconte dans sa lettre Ivan Iakovlévitch, les élèves durent écrire une composition. L'instituteur avait donné pour thème « Impressions de la journée ». Et il nous avait expliqué que nous pouvions parler de ce qui, dans notre vie d'écoliers, nous semblait particulièrement important, bref, de – ce que nous voulions.*

*« Les élèves réfléchirent un peu, cherchant leur sujet. Certains évoquèrent des souvenirs assez drôles de la vie de l'école, d'autres tâchaient d'inventer. Je n'eus pas besoin de chercher longtemps, car je ne pouvais oublier la façon dont le directeur Ilia Niko-laévitch avait expliqué comment il fallait résoudre le problème lorsqu'il était venu assister à la leçon de mathématiques. Je décidai d'écrire sur ce sujet.*

*« J'écrivis : Monsieur le directeur, Ilia Nikolaévitch, est venu chez nous aujourd'hui, à 9 heures du matin, pendant la leçon de mathématiques. Il m'a appelé au tableau et donné un problème à*

---

2 Exerçaient des fonctions de police dans les campagnes.

résoudre dans lequel le mot « *grivennik* » se répétait plusieurs fois. J'ai inscrit le problème, l'ai lu et dressé le plan de la solution. Monsieur le directeur, Ilia Nikolaévitch, m'a posé quelques questions qui m'ont mis sur la voie et c'est alors que je remarquais que Ilia Nikolaévitch grassyait légèrement et prononçait le mot « *grivennik* » « *guivennik* ». Cela s'est ancré dans ma mémoire et m'a donné à réfléchir : « Moi, un écolier, je prononce convenablement la lettre « *r* » et lui, le directeur, un homme si grand et si savant, ne peut pas la prononcer, il dit « *gu* ».

*« J'évoquais ensuite certaines petites choses et terminais là-dessus ma composition. Notre camarade de service ramassa les cahiers et les remit au professeur V. Kalachnikov. »*

*« Deux jours plus tard, après le déjeuner, nous devons faire l'analyse d'un article qu'on venait de lire. On nous distribua nos cahiers. Tout le monde se hâta de regarder la note reçue. Les uns se réjouissaient, les autres ne manifestaient ni joie, ni chagrin. »*

*L'instituteur Kalachnikov garda exprès mon cahier. Puis, me le jetant à la figure, il dit, indigné : « Cochon ! »*

*Je pris le cahier, l'ouvris : ma composition était barrée d'une croix rouge avec, au-dessous, la note « 0 » – zéro. Et la signature. Je faillis pleurer. Les larmes me montaient aux yeux. J'étais, de nature, simple, naïf, impressionnable et sincère. Tel je suis resté toute ma vie.*

*« Pendant la composition Ilia Nikolaévitch entra en classe. Nous le saluâmes et continuâmes d'écrire. Ilia Nikolaévitch marchait entre les pupitres, s'arrêtait, surveillant le travail. Il s'approcha de moi, aperçut la croix rouge et le zéro, me posa une main sur l'épaule et prenant mon cahier de l'autre se mit à lire. En lisant, il souriait. Puis il appela le maître et demanda : « Vassili Andréévitch, pourquoi avez-vous gratifié ce garçon de l'ordre de la croix rouge et de cette énorme pomme de terre ? Du point de vue de la grammaire, la composition est juste, logique, rien d'inventé, d'artificiel. L'essentiel c'est que c'est écrit avec franchise et correspond parfaitement au sujet que vous avez donné. »*

*« Le professeur, confus, dit qu'il y avait dans ma composition des idées pas très convenables pour les chefs, que soi-disant lui... Le directeur Oulianov lui coupa la parole et dit : « Cette composition est l'une des meilleures. Lisez le sujet que vous avez donné : « Impressions de la journée ». L'élève a exactement écrit ce qui lui a produit le plus d'impression pendant la leçon passée. La composition est excellente ». Puis, prenant mon porte-plume, il mit à la fin de la composition : « Excellent » et signa : « Oulianov ».*

*« Jamais je n'oublierai cet épisode : impossible de l'oublier. Ilia Nikolaévitch avait montré combien il était bon, simple et juste. »*

Ilitch suivit le même chemin que son père. Dans la classe supérieure, pendant toute l'année, il fit travailler le russe à son camarade tchouvache, afin de le préparer à entrer à l'Université. Et il y réussit. L'attitude d'Ilia Nikolaévitch envers les minorités nationales influa grandement sur l'activité révolutionnaire de Lénine : tout le monde sait quel immense travail il effectua, en élaborant les fondements de l'amitié des peuples de l'U.R.S.S.

Ilia Nikolaévitch éduquait Vladimir Ilitch suivant les méthodes de Dobrolioubov, qui avait beaucoup écrit sur la force de volonté, Vladimir Ilitch entra au lycée à l'âge de 9 ans et demi, étudia toujours très bien, termina avec la médaille d'or. Cela ne lui était pas aussi facile que beaucoup le pensent. Ilitch était un enfant très vif. Il aimait la marche, les longues promenades, la Volga, la Sviaga, il aimait se baigner, nager, patiner. Il me raconta une fois : « *J'aimais beaucoup le patinage, mais voyant que cela nuisait à mes études, je n'en ai plus fait.* » Il lisait avec ferveur, les livres le passionnaient, lui parlaient de la vie, des hommes, élargissaient son horizon, tandis que les études au lycée étaient ennuyeuses, amorphes, il fallait tendre sa volonté pour assimiler tout un fatras inutile, mais il avait pour règle de préparer

d'abord ses devoirs, puis de se mettre à la lecture. Il se maîtrisait. Il économisait le temps. Lorsqu'il lisait, il se concentrait, aussi lisait-il très vite. Il prenait des notes, s'efforçant de perdre le moins de temps possible. Celui qui a vu l'écriture de Lénine sait comment il abrégait les mots. Cela lui permettait d'inscrire très vite ce dont il avait besoin.

Il sut forger sa volonté. Il faisait exactement ce qu'il disait, on pouvait avoir confiance en sa promesse. Encore enfant, il essaya de fumer. Lorsqu'elle s'en aperçut, sa mère, Maria Alexandrovna, fut très chagrinée et le pria : « *Volodia, ne fume plus* ». Ilitch promit, et depuis lors, jamais il ne toucha plus à une cigarette,

Ilia Nikolaévitch, tout en surveillant les études de Vladimir Ilitch, tâchait cependant de lui donner, comme l'exigeait Dobrolioubov, une attitude consciente envers ce qu'on lui apprenait à l'école. L'institutrice Kachkadamova, qui avait travaillé sous la direction d'Ilia Nikolaévitch et l'évoquait avec beaucoup d'affection, nous racontait comment il aimait à taquiner Volodia et, en manière de plaisanterie dénigrant le lycée, son enseignement, raillait avec esprit les professeurs. Volodia paraît toujours très heureusement les coups de son père et, à son tour, parlait des lacunes de l'école élémentaire, réussissant parfois à le piquer au vif.

Le récit de Kachkadamova nous montre comment Ilia Nikolaévitch enseignait à son fils à considérer attentivement la vie. Mais si Ilitch se permettait de se moquer des professeurs en classe, du professeur de français Porome, par exemple, Ilia Nikolaévitch le semonçait, disant qu'il n'était pas permis d'être grossier envers ses professeurs, même envers ceux dont la manière d'enseigner comportait des lacunes sérieuses. Et Vladimir Ilitch se contenait.

La méthode de Dobrolioubov à l'égard des enfants contribua à former un autre trait de caractère chez Ilitch : toujours envisager les choses et sa propre activité du point de vue de l'intérêt de la cause. Cela préserva toujours Ilitch de tout orgueil mesquin.

Outre une sévère attitude envers soi-même, Ilia Nikolaévitch, comme le relatent aussi les souvenirs de Zaïtsev, appréciait surtout chez les enfants la franchise, s'efforçait de la cultiver chez eux. Dobrolioubov avait écrit sur l'importance de l'éducation de la franchise. Un des traits caractéristiques d'Ilitch était d'être franc.

Lorsqu'il avait 14-15 ans, il lisait passionnément les œuvres de [Tourguéniev](#). Il me raconta plus tard qu'alors il aimait beaucoup le récit *André Kolossov*, où il était question de la sincérité en amour. En ces années *André Kolossov* me plaisait aussi beaucoup. À vrai dire, la question n'est pas aussi facile à résoudre que cela y apparaît, et la franchise ne suffit pas. L'homme a aussi besoin de sollicitude et de soins. Mais à nous, adolescents, qui avons l'occasion d'observer dans le milieu petit-bourgeois environnant des mariages d'intérêt, très répandus encore à l'époque, et une grande hypocrisie, *André Kolossov* nous plaisait. Nous aimions en outre beaucoup *Que faire ?* de Tchernychevski. Ilitch le lut pour la première fois alors qu'il étudiait au lycée. Je me souviens que lorsque nous parlâmes de ce roman en Sibérie, je fus très étonnée de voir à quel point Ilitch en connaissait tous les détails.

Ilia Nikolaévitch était une éminente personnalité publique, il lutta avec abnégation contre l'ignorance du peuple, contre les conséquences du servage, mais il était fils de son époque, et ce qui bouleversait ses enfants, – Alexandre et Vladimir, – ce dont parlait Tchernychevski : le caractère de la réforme de 1861, faite selon la volonté des propriétaires fonciers, c'est-à-dire avec indemnité de rachat, en enlevant les meilleures terres aux paysans, l'émouvait beaucoup moins ; pour lui, Alexandre II restait le tsar-libérateur. Lénine se souvenait de l'émotion que manifesta Ilia Nikolaévitch à la nouvelle de l'assassinat d'Alexandre II. Il revêtit son uniforme et se rendit à l'église pour assister à l'office des morts. Ilitch n'avait alors que onze ans, mais un événement tel que le meurtre du tsar dont tout le monde parlait ne pouvait pas laisser les enfants indifférents. Ilitch, d'après ses propres paroles, commença alors à écouter attentivement les conversations politiques.

Il lisait toutes les revues et livres pour enfants que recevait son père, dont *Lecture pour enfants*<sup>3</sup> Dans ces revues on parlait alors beaucoup de l'Amérique (on sait que de 1861 à 1865 se déroula la guerre entre les États du Nord et ceux du Sud pour l'anéantissement de l'esclavage des Nègres dans le Sud ; la lutte tendait à déblayer le terrain pour un plus large développement du capitalisme, mais se déroulait sous le mot d'ordre de lutte pour la liberté), on écrivait beaucoup à propos de la guerre contre la Turquie, des Balkans. Ilitch empruntait également des livres chez son frère aîné. Kouznetsov, camarade de classe d'Ilitch, se rappelle que ce dernier écrivait toujours de très bonnes compositions. Du temps où Ilitch fréquentait le lycée, le directeur en était F. Kérenski (le père de A. Kérenski, socialiste-révolutionnaire, premier ministre du gouvernement provisoire en 1917) ; il enseignait également la littérature. Kérenski attribuait toujours la note « excellent » aux compositions d'Ilitch.

Mais une fois, en lui rendant son devoir, il dit à Ilitch, d'un air mécontent : « *De quelles classes opprimées parlez-vous, qu'est-ce que cela vient faire ici ?* » Les élèves voulurent savoir quelle note Kérenski lui avait mise. C'était quand même un « excellent ».

La famille Oulianov était nombreuse, elle comptait six enfants. Ils avaient tous grandi deux par deux – les aînés : Anna et Alexandre, puis Vladimir et Olga et enfin les plus jeunes – Dmitri et Maria. Vladimir était très ami avec Olga, il jouait avec elle, plus tard ils lurent ensemble Marx. En 1890, elle partit pour s'inscrire aux Cours féminins supérieurs à Petersbourg et y mourut au printemps de 1891, de la fièvre typhoïde.

Alexandre grandissait dans un esprit révolutionnaire et exerçait une forte influence sur Vladimir. Les aînés se passionnaient pour les poètes de l'« *Iskra* »<sup>4</sup> – ainsi se faisaient appeler les poètes, disciples de Tchernychevski (les frères Kourotchkine, Minaev, Joulev et autres), qui raillaient avec une acuité particulière les survivances du féodalisme dans les mœurs, les coutumes, s'efforçaient de dénoncer « *la bassesse, l'indignité, tout ce qu'il y a de mauvais* » – le bureaucratisme, la flagornerie, le verbiage.

Anna Ilinitchna surtout, qui écrivait elle-même des vers, connaissait par cœur nombre de poésies des auteurs de l'« *Iskra* », légales et illégales. Elle ne les oublia jamais, et durant les derniers mois de sa vie, alors qu'elle était paralysée, revenant du travail je m'installais auprès d'elle pour prendre une tasse de thé et je mettais d'ordinaire la conversation sur les poètes de l'« *Iskra* » elle en parlait toujours volontiers, et je m'étonnais chaque fois de sa mémoire extraordinaire. Elle se rappelait quantité de vers affectionnés à l'époque par l'intelligentsia d'avant-garde. Lors de notre déportation en Sibérie, je fus également surprise du nombre de ces poésies qu'Ilitch connaissait !

Tout comme son frère aîné Alexandre, Lénine détestait les commérages, les vains bavardages que raillaient les poètes de l'« *Iskra* ». Et lorsque quelqu'un de leurs nombreux cousins venait les voir, leur phrase favorite était : « *Honorez-nous de votre absence* ». Alexandre Ilitch lisait assidûment [Pissarev](#) dont les articles sur les sciences naturelles le passionnaient, qui sapait dans leur fondement les conceptions religieuses. À l'époque les œuvres de Pissarev étaient interdites. Vladimir Ilitch aussi lut avidement Pissarev dès l'âge de 14-15 ans. Il faut dire que même Dobrolioubov, en 1856, n'avait pas encore complètement rompu avec la religion. Quant à Ilia Nikiolaévitch, il resta croyant jusqu'à la fin de sa vie quoiqu'il enseignât la physique et fût météorologue. Que ses enfants n'aient plus la foi l'inquiétait. C'est surtout sous l'influence de Pissarev qu'Alexandre Ilitch cessa d'aller à l'église. Anna Ilinitchna se souvient qu'il fut un temps, où à la question que posait Ilia Nikolaévitch à Alexandre au déjeuner ; « *Tu iras aux vêpres aujourd'hui ?* », son fils répondait brièvement et fermement : « *Non* ». Et il cessa de poser cette question.

Ilitch racontait que lorsqu'il avait quinze ans, un pédagogue se trouvant en visite chez son père, ce dernier se plaignit que ses fils fréquentaient rarement l'église. Vladimir était présent au début de la conversation, mais son père l'envoya faire une commission. Lorsqu'il revint, l'hôte le regarda en

---

3 Lecture pour enfants, revue de tendance libérale, paraissant dans la Russie tsariste de 1869 à 1906.

4 « *Iskra* », revue satirique russe, de tendance démocratique et révolutionnaire. Parut à Pétersbourg de 1859 à 1873.

souriant et dit : « *Il faut le fouetter, le fouetter.* » Indigné, Vladimir décida d'en finir une fois pour toutes avec la religion : il se précipita dans la cour, arracha la croix qu'il portait au cou et la jeta par terre.

Alexandre Ilitch, qui voulait étudier l'histoire naturelle, partit pour Pétersbourg prendre ses inscriptions à l'Université. Entraîné dans l'activité révolutionnaire, il s'en cachait d'Anna Ilinitchna, et le dernier été qu'il vint passer à la maison, n'en souffla mot à qui que ce soit. Ilitch, lui, avait terriblement envie de faire part à quelqu'un des idées qu'il avait en tête. Au lycée il ne trouvait personne à qui il aurait pu les confier. Un jour il me raconta qu'ayant cru qu'un de ses camarades de classe manifestait des tendances révolutionnaires, il décida de s'entretenir avec lui. Ils s'entendirent pour aller au bord de la Sviaga. Mais l'entretien n'eut pas lieu. Parlant du choix d'une profession, le lycéen dit qu'il fallait en choisir une permettant de mieux vivre, de faire son chemin. Ilitch conclut : « *Je me dis : ce n'est pas un révolutionnaire mais un arriviste, et ne lui parlais plus de rien.* »

Alexandre évitait, ce dernier été, les conversations avec Volodia, et celui-ci voyant que son frère, qui préparait sa thèse sur les annélides, se levait à l'aube pour s'occuper de ses vers, les observait, travaillait au microscope, faisait des expériences, se disait : « *Non, mon frère ne fera pas un révolutionnaire.* » Mais bientôt il put voir combien il s'était trompé. Le sort de son frère eut une profonde influence sur lui.

Ilitch se trouvait non seulement sous l'influence de son père et de son frère, sa mère exerçait, elle aussi, beaucoup d'ascendant sur lui. La mère de Maria Alexandrovna était Allemande, son père originaire d'Ukraine ; c'était un excellent chirurgien et, après avoir pratiqué pendant 20 ans, il acheta une maisonnette à Kokouchkino, village situé à 40 verstes de Kazan et soigna les paysans. Il ne voulut pas placer Maria Alexandrovna dans un établissement d'enseignement, elle fit ses études à la maison, était très bonne musicienne, lisait beaucoup, avait connaissance de la vie. Son père lui avait appris à être très ordonnée, elle était une excellente maîtresse de maison, et apprit plus tard à ses filles à entretenir la maison. Lorsqu'elle se maria et eut une famille, elle eut à faire face à de nombreux soucis. Ce que gagnait Ilia Nikolaévitch suffisait à peine, il fallait se donner beaucoup de peine pour créer le confort, l'ordre qui régnait chez les Oulianov et qui permettait non seulement aux enfants d'étudier en toute tranquillité, mais aussi de leur inculquer de bonnes habitudes.

Maria Alexandrovna, de même que le père de Lénine, accordait beaucoup d'attention aux études des enfants, elle leur apprenait l'allemand, et Ilitch racontait en souriant comment dans les petites classes, il recevait les louanges du professeur d'allemand. Plus tard, Lénine se passionna pour les langues et même pour le latin. Il me semble qu'il hérita en grande partie de sa mère ce talent d'organisateur qui lui était propre.

En outre, sa mère, par son exemple, montrait aux aînés comment il fallait s'occuper des cadets. Elle les faisait chanter en chœur, ce qu'ils aimaient beaucoup, jouait avec eux. Et dès son jeune âge, Ilitch prit soin de son frère et de sa sœur cadets. Maria Ilinitchna et [Dmitri Ilitch](#) ont gardé beaucoup de souvenirs intéressants à ce sujet. Il savait introduire dans les jeux un certain esprit d'organisation, manifestait une grande bonté et beaucoup d'égards envers ses cadets.

Cette sollicitude envers les petits mit une empreinte sur toute son attitude envers les enfants, plus tard. Il aimait jouer avec eux, plaisanter, mais je ne l'ai jamais vu les gronder, et il n'aimait pas que les autres les grondent, jamais il ne les sermonnait, comme on le représente parfois sur les tableaux. Il considérait les enfants comme les continuateurs de l'œuvre à laquelle il a consacré sa vie. Parfois, il causait simplement avec les gosses, et sans exiger de réponse, exprimait ses sentiments. « *N'est-ce pas que quand tu seras grand, tu seras communiste ?* » Sa grande sollicitude envers les enfants est bien connue, ainsi que l'attention qu'il portait à leur alimentation, à leurs études, son désir qu'il leur soit fait une vie pure, heureuse, qu'ils soient armés des connaissances nécessaires pour la victoire, qu'ils soient aptes aussi bien au travail intellectuel qu'au travail manuel, comme l'exige la technique moderne.

Lénine aimait beaucoup sa mère, mais il conçut pour elle une estime particulière aux années des grandes épreuves. Ilia Nikolaévitch mourut en 1886, et Ilitch me raconta avec quel courage elle supporta la mort de son mari qu'elle aimait et respectait immensément. Mais c'est surtout après la perte de son frère qu'Ilitch observa sa mère et la comprit. Voyant le dur sort des paysans, les iniquités qui se perpétrèrent tout autour, Alexandre Ilitch décida qu'il fallait lutter contre le pouvoir tsariste. De 4 ans l'aîné d'Ilitch, il concevait tout autrement le 1er mars 1887, il jugeait d'une façon différente les événements.

A Pétersbourg, Alexandre Ilitch adhéra au parti *Narodnaïa Volia* et prit une part active à la préparation de l'attentat contre Alexandre III. L'attentat échoua. Il fut arrêté avec d'autres camarades le 1er mars 1887. Ce fut l'institutrice Kachkadamova qui reçut à Simbirsk la nouvelle de l'arrestation d'Alexandre et en fit part à Ilitch, devenu l'aîné de la famille Oulianov (il avait déjà 17 ans). Anna Ilinitchna qui faisait ses études aux Cours féminins supérieurs à Pétersbourg, avait été arrêtée, elle aussi. Ce fut Ilitch qui dut communiquer à sa mère la terrible nouvelle. Il vit son visage se décomposer. Elle décida de partir le jour même pour Pétersbourg. Mais il n'y avait pas encore de chemin de fer à Simbirsk, il fallait se rendre en voiture jusqu'à Syzran, cela coûtait cher et d'ordinaire les voyageurs cherchaient des compagnons de route. Ilitch courut en chercher pour sa mère, mais la nouvelle de l'arrestation d'Alexandre était déjà parvenue à Simbirsk, et personne ne voulut faire le voyage avec Maria Alexandrovna que, jusqu'à présent tout le monde honorait comme femme et veuve du directeur. Tous ceux qui fréquentaient les Oulianov se détournèrent d'eux, toute la société « libérale ». Le chagrin de sa mère et l'épouvante de l'intelligentsia libérale frappèrent le jeune homme de 17 ans.

Sa mère partit ; Ilitch attendait avec angoisse des nouvelles de Pétersbourg : il prenait grand soin de ses cadets et, se maîtrisant, continua ses études. Il médita beaucoup. Tchernychevski prit pour lui une signification nouvelle, il chercha une réponse chez Marx : son frère possédait le *Capital*, mais auparavant la lecture en était trop difficile pour Vladimir ; après la mort de son frère il l'aborda tout autrement.

Son frère fut exécuté le 8 mai. Ayant appris la nouvelle, Vladimir Ilitch dit : « *Non, ce n'est pas le chemin que nous suivrons. Ce n'est pas le chemin qu'il faut suivre* ». Avant l'exécution, la mère, qui avait commencé à faire des démarches en faveur de son fils et de sa fille, reçut la permission de voir Alexandre. Cette entrevue la bouleversa. Elle voulait exhorter son fils à faire une demande en grâce, mais lorsqu'il lui eut répondu : « *Maman, il m'est impossible de le faire, cela ne serait pas franc* », elle ne lui en parla plus et lui dit au moment des adieux : « *Courage* ». Elle assista au procès, entendit le discours de son fils.

Anna Ilinitchna fut relâchée, mais sous la surveillance de la police, et déportée au village de Kokouchkino, près de Kazan. Un changement intervint chez Maria Alexandrovna : l'activité révolutionnaire de ses enfants lui devint proche, et ceux-ci la chérissent encore davantage.

En 1899, lorsqu'elle vint à Pétersbourg pour demander que Vladimir Ilitch fût transféré de la province d'Iénisséï à l'étranger, ou au moins plus près de Pétersbourg, le directeur du département de la police Zvolianski lui dit méchamment : « *Vous pouvez être fière de vos enfants : l'un a été pendu, et la corde attend l'autre* », Maria Alexandrovna se leva et dit avec dignité : « *Oui, je suis fière de mes enfants* ». (M. Smirnov qui assistait à cette conversation, la nota dans ses souvenirs publiés dans le journal « *Sovietski Ioug* » [Le sud soviétique].)

Lénine parlait souvent de sa mère, de sa force de volonté : « *Heureusement que mon père est mort avant l'arrestation de mon frère ; si cela s'était produit de son vivant, je ne sais pas ce qui serait arrivé.* » Plus tard, j'eus l'occasion d'observer moi-même Maria Alexandrovna, de la rencontrer durant la maladie de Lénine en 1895, dans la maison de détention préventive où elle venait le voir, et je compris pourquoi il l'aimait tant. Dans les *Lettres à sa famille* recueillies et éditées par les soins de Maria Ilinitchna, chaque ligne d'Ilitch à sa mère respire son amour pour elle et leur intimité.



L'exemple de sa mère ne pouvait pas ne pas influencer Lénine et malgré la peine qu'il éprouvait, il tint ferme, passa ses examens avec la mention « excellent » et termina le lycée avec la médaille d'or.

En été, les Oulianov déménagèrent à Kazan, Vladimir Ilitch prit ses inscriptions à l'Université où étudiait autrefois son père.